

Cabellle de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

De 7 juin 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centigrade

LA Chine demande un Parlement.

La Chine se modernise; elle veut une constitution, un Parlement; et, mercredi prochain, dit une dépêche de Pékin, une demande sera faite au trône de convoquer immédiatement un parlement national.

Ceux qui font cette demande sont les délégués d'assemblées populaires réunies dans les provinces assurées de l'appui d'organisations commerciales.

Un décret impérial, lancé récemment, constituait ces assemblées provinciales et déclarait qu'il ouvrirait la voie à la création d'un corps législatif qui s'organiserait neuf ans après la première réunion des assemblées provinciales.

Les délégués de ces assemblées se consacrent en ce moment dans le but bien avéré d'exiger la proclamation d'un décret ordonnant la création, sans délai, d'un Parlement national; et ils sont résolus à ne pas quitter la capitale tant que leur demande n'aura pas été favorablement accueillie.

On comprend aisément l'état d'esprit de la population de Pékin causé par l'attitude des représentants du peuple et celle du trône sur une question dont l'importance est grande et qui peut influer sur les destinées du vieux empire.

Les marchands qui secondent ces efforts des délégués, refusent de payer la taxe sur les timbres tant que le régent ne se range pas à leur avis sur la question.

Est-ce que cette petite ne serait autre que l'enfant de... Jacqueline ? Et il ajouta, un peu ému, malgré lui :

- Mon enfant, à moi ? Il prit vite son parti. - Je le saurai... et si je ne me trompe pas... je tiens Jacqueline...

Il eut un soupir. - Il n'avait pas cessé d'aimer la jeune femme. Il l'aimait toujours de la même passion mauvaise, ardente, où le cœur n'était pour rien, où les sens étaient tout, d'une passion exacerbée par le mépris qu'il avait reçu de sa maîtresse, par la séparation, par la haine qu'il dévotait en elle, et maintenant, qu'il la revoyait, au milieu de sa pauvreté, dans sa tristesse et sa résignation, plus belle que jamais, plus séduisante, il venait de sentir l'affolement des premiers jours remonter à son cerveau.

- Elle sera à moi... comme autrefois... je la veux toute à moi. Elle parut dériver de ce qui se passait en lui, car, un instant, cet homme et cette femme - ces deux adversaires - se regardèrent en se défiant. Et il y avait chez Jacqueline un tel effroi en même temps qu'une réaction si grande - contraste étrange - que Villédien n'eut pas besoin d'une autre pauvre et se dit :

- Cette enfant est la mienne... - Tiens, tiens, murmura-t-il en rejetant le journal qui lui avait donné ces renseignements...

par des armées venant de partout. Des espions du palais exercent une très étroite surveillance sur les délégués arrivés des colonies chinoises d'Australie, des Philippines et d'ailleurs, espions qui, semble-t-on croire, représentent l'élément révolutionnaire des Chinois vivant à l'étranger.

Essai de psychologie dans l'espace.

Avez-vous en peur de la comète ? Evidemment non. Moi non plus. Mais nous connaissons tous dans notre entourage deux ou trois personnes qui ont été désagréablement impressionnées par l'approche de ce météore qui fait du 200.000 à l'heure, suivant les calculs des astronomes, et dont la chevelure, longue de 50 à 80 millions de kilomètres, est, dit-on, parfumée au cyanogène, gaz que la chimie vitupère comme irrespirable et toxique. Je sais, pour mon compte, un ingénieur sorti, s'il vous plaît, de l'Ecole polytechnique, dans la force de l'âge et de la santé, qui attendait avec une impatience dont il ne convenait pas, mais n'en était pas moins réelle, l'approche de la comète à l'heure du déjeuner du 19 ou, pour être plus sûr, celle du 20 (car, aux dernières nouvelles, on n'était plus bien d'accord) parce que serait passée la date fatidique où il redoutait que l'atmosphère cyanhydrique de la comète vint indiscrètement balayer l'oxygène de la nôtre.

Les plus savants directeurs d'observatoire nous enseignent que ce ne serait pas, sans doute, la première fois, que personne n'a jamais été incommodé par un phénomène qui nous reste imperceptible et que, même en admettant leur mauvaise composition, la densité des gaz cométaires est si faible que nous en aurions absorbé à peine un milligramme par tête ou plutôt par goétre ; ce qui représente, paraît-il, le quart ou le cinquième du poison analogue contenu dans un verre de kirsh.

Quelques chimistes étaient moins rassurants ; ils prétendaient que, même à très faible dose, l'acide cyanhydrique, s'il était introduit dans les bronches par la respiration, occasionnerait beaucoup plus de dégâts que la même quantité introduite dans l'estomac sous forme de quelques gorgées de la liqueur vengienne ; ce qui prouve que le kirsh est fait pour être bu, non pas pour être respiré, mais, heureusement, ne démontre pas le moins du monde que nous soyons menacés d'un empoisonnement bronchial.

Pourquoi un certain nombre de personnes dont le cerveau est normal et la mentalité non atteinte par l'ambiance neurosthenique subissent-elles une appréhension irraisonnée et, en tout cas, déraisonnable ? Pour ce motif, évidemment, qu'il est dans la nature humaine de redouter ce que nous ne connaissons pas. Il faudrait aujourd'hui pénétrer au centre de l'Afrique ou dans les régions presque inexplorées du Tibet pour trouver encore des populations qui épouvantent les éclipses de soleil. Dans le monde civilisé, personne n'ignore plus qu'à des intervalles connus on siècle d'avance, la lune, en passant devant le soleil, nous masque, sur certains points du globe, sa lumière. Pendant des milliers d'années, nos ancêtres ignoraient la cause de ce phénomène effrayant : la nuit tombait en plein jour. A son approche, les hommes les plus braves étaient effrayés, les

populations affolées. L'histoire ancienne nous montre en déroute les troupes les plus aguerries, et celle du moyen âge, l'armée d'Otton Ier, frappée de terreur à la pensée que le monde allait finir, et "chacon dit une chronique du temps, cherchant à se cacher entre les rochers, les arbres et les cavernes". Les Asiatiques croyaient qu'un méchant dragon mangeait le soleil, hypothèse qui supposait un formidable appétit. Pour l'effrayer, ils tapaient à tour de bras sur des gongs, sans se douter que, même en supprimant le silence du vide, leur tintamarre aurait mis cinq ou six années à franchir la distance et à parvenir aux oreilles de la vilaine bête.

Les éclipses de soleil ne nous intéressent plus que pour les regarder à travers des lunettes noires. Si des personnes aux nerfs trop impressionnables éprouvent quelque frayeur des comètes, c'est que la science astronomique ne peut, à l'heure actuelle, les rassurer en leur apprenant ce que sont, au juste, ces légères et inconsistantes nébuleuses. "Nous ne connaissons", écrivait récemment M. Flammarion, ni leur origine, ni leur constitution, ni leur rôle dans l'univers." Autant dire que nous n'en connaissons rien, et c'est ce qui explique, sans les justifier, les hypothèses bizarres de gens à imagination trop vive.

Pour les tranquilliser, il devrait suffire de rappeler le joli calcul de probabilité fait par Arago en 1832 au sujet de la même comète de Halley qui nous revient du fond de l'espace : l'illustre astronome démontra, avec des notions de chiffres à l'appui, que la chance, si l'on peut employer ce vocable en l'espèce, d'une rencontre avec la terre était représentée par un dix cent quatre-vingt-millionième. Avec une fraction si infime qu'elle se rapproche de zéro, il faudrait, on en conviendrait, une fameuse guigne pour dérocher le mauvais lot d'un comète atmosphérique.

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre, Cessez d'épouvanter les peuples de la terre.

Cette apostrophe de Voltaire qui, pour une fois, cause avec le ciel, montre que la peur est détestable conseiller. Le tonnerre, ou plutôt la foudre, tue, chaque année, quelques milliers d'hommes sur notre globe. Les comètes n'ont jamais tué personne.

Ce n'est vraiment pas leur faute si leur contre-offensive détraque des cervelles peu solides. Le bon sens français, ami de la mesure, n'a pas franchi la limite d'une nervosité qui relève plus de la comédie que du drame. Mais, en d'autres pays, on a enregistré des cas de folie particulière, tels que magyar qui, récemment, se brûlait la cervelle par désespoir de n'avoir plus qu'un mois à vivre, et fut le Grillon de la revolver ; ou cette femme de Bezenbury, près de Nîmes, qui vient de se jeter dans un puits avec son enfant pour y noyer son épouvante.

Cas de folie générale en Russie où, l'autre semaine, des populations entières accusaient la comète d'avoir fait disparaître les diamants de l'école de la Vierge vénérée dans la cathédrale d'Uspenskij ; en Autriche, où des paysans vendent leurs biens à vil prix afin de se procurer le maximum des joies terrestres avant la catastrophe finale, tandis que d'autres, plus pratiques en l'occurrence, accumulent pour le salut de leurs âmes des mortifications qui, plus tard, ne seront pas perdues. La Chine bouge, et l'on y redoute d'assez graves désastres.

Madame Villédien avait pris Lilliane sur ses genoux. La petite, sauvage pour les visages nouveaux, se débattait et pleurait. Alors, la grosse femme se confondit en éloges sur Jacqueline : - Comme c'est bien ce que vous avez fait, madame... Revenez-vous à l'esprit, madame... Mais vous ne pouvez la conserver longtemps, toujours... Il arrivera un beau jour où vous devrez vous en séparer... Elle est fatouche... mais si gentille, si mignonne, si jolie... Je sais bien sûr qu'elle s'habituerait vite à moi, comme elle s'est habituée à vous... Elle soupira, rappela Lilliane et des joies qu'elle avait exprimées apportées pour elle. La petite, lentement, se laissait approcher. Elle finit par rester sur les genoux de cette femme qui lui souriait et qui l'embrassait.

- Voyez vous, madame, j'ai pensé à une chose moi... Je n'ai point d'enfant... j'ai bien peur de ne pas en avoir... et c'est une grosse tristesse pour moi... Alors, il faut bien s'en procurer un... n'est-ce pas ?... et j'ai pensé que le jour où, personne ne l'ayant réclamée, cette enfant serait à tout le monde, elle pourrait appartenir à celui ou à celle qui promettrait de s'en charger, de lui faire une vie douce... de s'occuper d'elle comme d'une fille légitime. Et, ma foi, entre nous, je serais tentée de commettre

Que d'émotions pour une petite leur dans l'éther ! Un peu plus tard, quand la science aura peroré le secret des nébuleuses, ou tira des peurs d'autan. A son "prochain" retour - tout est relatif - dans soixante-dix ans, il y aura là-dessus un autre article à faire; seulement, pour des motifs où la comète d'Halley n'a rien à voir, il sera, dans le journal du 18 mai 1987, signé par un arrière-petit-neveu de Pictuel.

Les Elections académiques.

L'Académie française a procédé ces jours derniers à l'élection des successeurs de S. Em. le cardinal Mathieu, décédé le 28 octobre 1898, et du marquis Costa de Beauregard, décédé le 15 février 1909.

Ce scrutin a donné le résultat suivant :

Par suite du décès du cardinal Mathieu, du marquis Costa de Beauregard, du vicomte de Vogüé et de M. Barboux, l'Académie ne compte plus que trente-six membres, désignés par le décret du 15 mai 1909, et à déduire MM. Emile Faguer, Henry Housaye et Maurice Barres, retenus chez eux par le mauvais état de leur santé, et M. Anatole France, désormais toujours absent. Il y avait donc 32 votants et la majorité était de 17 voix.

Mgr Duchesne est élu.

Mgr Duchesne est né à Saint-Servan, en 1843. Docteur en théologie, élève de l'Ecole de Rome, fut reçu docteur en lettres en 1871. Il devint alors professeur à l'Institut catholique de Paris, maître de conférences, puis directeur d'études à l'Ecole des hautes études ; membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1888), il fut nommé directeur de l'Ecole française de Rome en 1895.

Protonotaire apostolique depuis le 18 mai 1909, Mgr Duchesne est chanoine honoraire de Paris, de Saint-Brieuc et de Rennes. Il est docteur des Universités de Cambridge, de Wurtzbourg, de Cracovie et de Louvain.

On lui doit, entre autres ouvrages, un "Mémoire sur une Mission au mont Athos (1877)", Les Origines du culte chrétien (1884), Les Fêtes épiscopales de l'ancienne Gaule (1890), Les Premiers Temps de l'Etat pontifical (1898), Le Forum chrétien (1902) et surtout L'Histoire ancienne de l'Eglise, dont le troisième volume vient de paraître.

Mgr Duchesne est commandeur de la Légion d'honneur.

On sait que Mgr Baudrillard compte d'éléments et nombreux amis à l'Académie, où sa place est marquée.

M. Stéphane Liégeois, le remarquable poète à vu ses voix redoublées par la maladie de certains académiciens.

Il conserve leurs sympathies.

Faut-il du marquis Costa de Beauregard :

General Langlois... 11 15 14 16 14 15

L'Académie a ajourné cette élection à une date qui sera ultérieurement fixée.

MISS HELEN KELLER. Miss Helen Keller est cette Américaine, aveugle et sourde de naissance qui dans un livre intitulé "Mon Univers", a décrit de façon si émouvante la vie d'une âme cultivée et sensible, séparée du monde extérieur par de redoutables infirmités. Dans ce livre Miss Keller affirme que la musique lui donne du plaisir : elle ne l'entend pas, elle la comprend, elle la sent, rien qu'en posant sa main sur la caisse d'un piano. On a pu croire qu'il y avait là de l'auto-suggestion et c'était l'avis du docteur W. Stern, professeur à l'Université de Breslau. Mais le docteur a changé d'opinion depuis qu'il a rencontré miss Helen Keller. Il consigne dans la "Revue allemande de psychologie appliquée" le résultat de ses observations : "Je m'assis au piano. Helen Keller appuya son corps à l'instrument et étendit sur la caisse la paume d'une de ses mains. Je jouai une simple mélodie à quatre temps, dont l'accentua le rythme forttement. De sa main libre, miss Keller commença à marquer la mesure et, le morceau fini, elle écrivit : "Marche de soldat."

Quand je jouai la valse du "Danube bleu", toute sa personne se balançait mollement et une douce volupté se peignit sur sa figure ; elle écrivit : "Country dance". J'exécutai ensuite la marche funèbre de Chopin ; son visage prit alors une expression de calme ; son corps, une attitude de repos ; elle écrivit : "Lullaby (Berceuse)" et cette définition n'est pas si inexacte, car cette marche funèbre est moins tragique qu'épigramme. Enfin je terminai l'expérience en frappant, à trois octaves d'intervalle, une note aiguë et une note grave. Non seulement miss Keller s'aperçut que j'avais frappé ces notes isolées, mais elle dit que l'une était haute, l'autre grave et, de même, elle reconnut un trille." Le docteur Stern en conclut qu'il n'est pas impossible au sourd le plus déterminé de goûter les joies musicales, à la condition toutefois qu'il ait un cerveau délicat, des nerfs sensibles et exercés.

Edouard VII pompier. On a un peu oublié, dans les nombreux articles nécrologiques consacrés à la mémoire d'Edouard VII, de rappeler que le défunt souverain a fait, pendant plusieurs années, du service actif dans le corps des pompiers de Londres.

Edouard VII, du temps où il n'était que prince de Galles, se trouvait lié d'amitié avec le duc de Sutherland, qui s'intéressait tellement à tout ce qui concerne le service d'incendie de la capitale anglaise qu'il s'était fait construire pour son propre usage une pompe à incendie des plus perfectionnées et qu'il avait transformé une partie de sa domesticité en corps de pompiers. Le duc avait obtenu, en outre, de sir Eyre Massey Show, qui a commandé en chef les pompiers de Londres de 1861 à 1891, que sa somptueuse demeure de Stafford House fût reliée par une sonnerie électrique à la station centrale du service d'incendie de Londres. Chaque fois qu'un grand feu éclatait dans la capitale, le duc, prévenu immédiatement, faisait mettre sa pompe sous pression, prévenait à son tour le prince de Galles par un fil qui relierait Stafford House à Marlborough House et à la fois prendre son futur souverain au passage.

Arrivés sur les lieux de l'incendie, le prince de Galles et le duc de Sutherland ne manquaient jamais de se mettre sous les ordres du commandant Show et exécutaient les ordres de celui-ci lui fut fait.

- Avez-vous consulté là-dessus votre mari ? - Pas encore, madame. - Un jour viendra où il faudra que vous preniez un parti... - Attendez ce jour, madame... - En l'attendant rien ne nous empêche de causer un peu de nous venir !... Elle me plait, cette petite avec ses cheveux blancs et ses yeux noirs farouches... Elle n'aura pas un caractère facile, je le prévois... Chez vous, en supposant que vous la gardiez - et cela me paraît impossible - que deviendrait elle ? Après l'avoir envoyée à l'école jusqu'à douze ans, vous la mettriez en apprentissage pour lui apprendre un métier, afin qu'elle vous vienne en aide en gagnant à peu près sa nourriture... Et ce sera tout. Je ne vois pas que vous puissiez avoir pour elle une autre ambition... Tandis que, adoptée par moi - car, décidément, j'en raffole - j'en fais une demoiselle... Au lieu de la pauvre et qui l'attend je lui donne l'espoir et même le luxe... Je m'attache à elle comme si elle était véritablement à moi, je deviens sa mère, entendez-vous, sa mère... Pouvez-vous mettre en balance le sort qui l'attend chez moi avec la condition qu'elle trouverait chez vous ? Jacqueline souffrait mille tortures.

Mais elle sentait sur elle peser le regard de Villédien.

Elle se taisait. - Dans tous les cas, cette enfant est une inconnue pour tout le monde, puisque personne ne la réclame... Chacun aura donc sur elle les mêmes droits... et quand arrivera le moment où il faudra décider de son sort j'espère que la justice, à qui momentanément elle appartient, n'hésitera pas à choisir pour la petite le genre d'existence qui lui offrira le plus de chances de bonheur et la plus complète garantie de sécurité... Vous n'avez pas la prétention de vouloir la conserver chez vous de force... - Oh ! non, madame... dit la pauvre Jacqueline... - Du reste, au besoin, quand le cœur vous en dira, je ne vous empêcherai pas de venir l'embrasser au château... Et vous aurez même l'occasion de la voir souvent puisque Denise Gerboise, à ce qu'il paraît, reprend aux ateliers son service de contre-maître... - Vous êtes vraiment bien bonne, madame... - Alors, c'est dit, j'adopte cette gentille fillette... - Mais, madame... La grosse femme suivait son idée et s'écartait rien.

- Henri, vous voudrez bien vous en occuper... Vous verrez le commissaire de police, vous irez à la préfecture... Vous prierez l'Assistance, à Paris... Enfin, je compte que vous ferez le nécessaire, mon ami, vous entendez ?

Villédien s'inclina, les yeux rivés aux yeux de Jacqueline. - Je suis à vos ordres, ma chère... Toutefois ce projet que vous inspire votre généreuse nature est grave. Il me semble que vous devriez y réfléchir encore. Vous ne pressez, comme vous le pensez, cette enfant est provisoirement fort bien ici... Et qui prouve que, pendant que vous bâtiez ainsi des châteaux en Espagne, on ne viendra pas tout à coup la réclamer et détenir ainsi toute vos rêves ?... La grosse femme secoua la tête. - Jen suis pour ce que j'ai dit... L'enfant ne viendra aux Bois-Marés que lorsque la justice nous l'aura donné... c'est bien entendu... mais vous pouvez toujours vous occuper des démarches dont je parle... Quand on saura que la petite a trouvé chez moi un asile, il n'y aura plus de rivalité possible... - C'est bien... - Ainsi, devant elle, Jacqueline écoutait marcher, pour ainsi dire, ce qui était sa chair et ce qui était son sang !... Elle se révolta, mais, se maîtrisant pour ne point se trahir. - Madame, vous êtes vraiment généreuse et bonne... et je vous remercie pour l'enfant. On, je vous remercie du fond de mon cœur, parce que je me suis attachée à elle moi aussi... et ce serait un grand chagrin de me sé-

CONFÉRENCE DE L'EX-PRÉSIDENT ROOSEVELT ETC. SUIITE DE LA 1ère PAGE

sieurs domaines. Nous ne devons pas user de patience avec ce cynisme qui prétend que le bon de caractère est synonyme de faiblesse de caractère.

"Chaque nation civilisée moderne a de nombreux et terribles problèmes à résoudre dans ses frontières, problèmes qui proviennent non seulement de la juxtaposition de la pauvreté et de la richesse, mais spécialement de la propre conscience de cette richesse et de cette pauvreté.

"Chaque nation doit agir dans ces questions selon sa propre méthode, et cependant l'esprit dans lequel ce problème est approché doit être fondamentalement le même.

"Ce doit être un esprit de large humanité, de tendresse fraternelle, d'acceptation des responsabilités pour chacun et chacun pour tous et en même temps un esprit aussi éloigné que les Pôles de toute forme de faiblesse ou de sentimentalité.

"Mais en sus de ces problèmes les plus intimes et les plus importants qui tous, à un degré plus ou moins grand, affectent de même les nations modernes, nous qui appartenons à de grandes nations, avons des problèmes et des devoirs spéciaux qui nous sont propres. Vous appartenez à une nation qui possède le plus grand empire sur lequel le soleil ait jamais lu.

"J'appartens à une nation qui essaye de résoudre le problème du gouvernement, pour, du et par le peuple, tout en cherchant en même temps à accomplir ses devoirs internationaux comme une grande puissance. Mais il y a des problèmes qui nous sont communs et que nous devons chercher à résoudre de la même façon, particulièrement en ce qui concerne le traitement des races étrangères."

Pour la Paix. Washington, D. C. 7 juin - Le général Estrada, le chef des insurgés au Nicaragua, a fait appel à la Cour de Justice de Cartago lui demandant d'user de son influence pour obtenir du président Madrid une réponse à sa proposition du ser sans dernier que les Etats Unis agissent en médiateur entre eux, et une élection présidentielle ait lieu à laquelle Estrada et Madrid se présenteraient ni l'un ni l'autre comme candidats.

INCENDIE. Vers deux heures hier après-midi, un feu a été découvert dans la demeure de Maria Wilmore, rue Adam 513. Les flammes ont été promptement éteintes.

PAM-ALA. Est plus efficace que LA QUININE. La cause de la Malaria provient des miasmes de décomposition. L'effet est de produire des fièvres comme nous le nomme dans les divers parties de monde : tels que : Frissons et Fièvre, et Fièvre Algues, etc. Dans le passé, le seul remède des miasmes était la Quinine, une très utile, mais dangereuse drogue. Le Remède pour la MALARIA est PAM-ALA.

Attaque. Henry Monaghan, un boulanger demeurant rue Phillip 522, employé dans la boulangerie de Well, rue Prynard 494, en se redressant, à son ouvrage hier après-midi vers cinq heures, fut attaqué et blessé au visage par un nommé Eddie Gessner, un gréviste qui l'a frappé sans raison.

Mors aux dents. Deux mulets attelés à un camion appartenant à A. T. Fusch ont pris les mors aux dents à l'angle des rues Ursuline et N. Peters, hier matin, et se sont heurtés à une charrette que conduisait Gerolamo Stenders. Celui-ci jeta à terre et fut blessé au corps. Son transport à l'hôpital a été jugé nécessaire.

Arrestation. Willie Thomas, un jeune nègre, a été arrêté hier matin, par l'agent de police Gervais. Il est accusé d'avoir volé un bicycle appartenant à Arthur Cui-berston.

Mauvais ménage. Au cours d'une querelle survenue hier matin entre Eugène Hall et sa femme Lizzie, tous deux de couleur, cette dernière a été frappée et a eu le crâne fracturé. Hall a été arrêté.

Mains Malades GUERIES EN UNE SEMAINE. Se Fendait, Saignait, Brûlait et le Firent Souffrir Plus d'Un An - Ne Pourrait Dormir ni s'Habiller - Docteurs d'Aucun Secours.

HOMME DE 70 DOIT SA GUERISON A CUTICURA

"Je suis un homme de soixante-dix ans. Mes mains furent très malades et pendant plus d'un an elles se fendait à l'intérieur et formaient de larges plaies. Elles se crevassaient, saignaient, brûlaient et me faisaient tant souffrir que je ne pouvais pas dormir et très peu travailler. Elles étaient si malades que je ne pouvais pas m'habiller le matin. Le sang en dégouttait sur le plancher. Je m'adressai à deux médecins mais ils ne me firent aucun bien. Je ne trouvais de soulagement en rien jusqu'à ce jour où j'eus du Savon Cuticura et de l'Onguent Cuticura. Mes mains m'apparurent brisées de Savon Cuticura et une boîte d'Onguent Cuticura et à la fin de deux semaines elles se guérirent et elles n'ont jamais eu le moindre mal depuis. Je ne pourrais pas passer des heures Cuticura. "Il n'y avait guère un vilain mal sur la main de l'enfant d'un de mes voisins, et je fais grand cas de Cuticura. John W. Haaty, Sr., Birmingham, N. H., 5 Mars et 11 Avril, 1909."

Pour la Peau du Baby. La méthode la plus sûre, douce et économique pour conserver, purifier et embellir la peau délicate, le cuir chevelu et les cheveux de baby est l'usage constant du Savon Cuticura, adouci quand il est nécessaire, de douces applications d'Onguent Cuticura. Pour éruptions, démangeaisons, inflammations et irritations des bords, enfants et adultes, pour se raser, masser, ainsi que comme cosmétique et action spéciale pour nettoyer le Savon et l'Onguent Cuticura sont incomparables.

Attaque. Henry Monaghan, un boulanger demeurant rue Phillip 522, employé dans la boulangerie de Well, rue Prynard 494, en se redressant, à son ouvrage hier après-midi vers cinq heures, fut attaqué et blessé au visage par un nommé Eddie Gessner, un gréviste qui l'a frappé sans raison.

Mors aux dents. Deux mulets attelés à un camion appartenant à A. T. Fusch ont pris les mors aux dents à l'angle des rues Ursuline et N. Peters, hier matin, et se sont heurtés à une charrette que conduisait Gerolamo Stenders. Celui-ci jeta à terre et fut blessé au corps. Son transport à l'hôpital a été jugé nécessaire.

Arrestation. Willie Thomas, un jeune nègre, a été arrêté hier matin, par l'agent de police Gervais. Il est accusé d'avoir volé un bicycle appartenant à Arthur Cui-berston.

Mauvais ménage. Au cours d'une querelle survenue hier matin entre Eugène Hall et sa femme Lizzie, tous deux de couleur, cette dernière a été frappée et a eu le crâne fracturé. Hall a été arrêté.

Feuilleton

DE L'ABEILLE DE LA N. O.

LA FILLE SAUVAGE

GRAND ROMAN INÉDIT PAR JULES MARY

PREMIERE PARTIE L'OISEAU TOMBE DU NID

IV ENCORE UN DANGER

Suite.

est-ce que cette petite ne serait autre que l'enfant de... Jacqueline ? Et il ajouta, un peu ému, malgré lui :

- Mon enfant, à moi ? Il prit vite son parti. - Je le saurai... et si je ne me trompe pas... je tiens Jacqueline...

Il eut un soupir. - Il n'avait pas cessé d'aimer la jeune femme. Il l'aimait toujours de la même passion mauvaise, ardente, où le cœur n'était pour rien, où les sens étaient tout, d'une passion exacerbée par le mépris qu'il avait reçu de sa maîtresse, par la séparation, par la haine qu'il dévotait en elle, et maintenant, qu'il la revoyait, au milieu de sa pauvreté, dans sa tristesse et sa résignation, plus belle que jamais, plus séduisante, il venait de sentir l'affolement des premiers jours remonter à son cerveau.

- Elle sera à moi... comme autrefois... je la veux toute à moi. Elle parut dériver de ce qui se passait en lui, car, un instant, cet homme et cette femme - ces deux adversaires - se regardèrent en se défiant. Et il y avait chez Jacqueline un tel effroi en même temps qu'une réaction si grande - contraste étrange - que Villédien n'eut pas besoin d'une autre pauvre et se dit :

- Cette enfant est la mienne... - Tiens, tiens, murmura-t-il en rejetant le journal qui lui avait donné ces renseignements...

Madame Villédien avait pris Lilliane sur ses genoux. La petite, sauvage pour les visages nouveaux, se débattait et pleurait. Alors, la grosse femme se confondit en éloges sur Jacqueline : - Comme c'est bien ce que vous avez fait, madame... Revenez-vous à l'esprit, madame... Mais vous ne pouvez la conserver longtemps, toujours... Il arrivera un beau jour où vous devrez vous en séparer... Elle est fatouche... mais si gentille, si mignonne, si jolie... Je sais bien sûr qu'elle s'habituerait vite à moi, comme elle s'est habituée à vous... Elle soupira, rappela Lilliane et des joies qu'elle avait exprimées apportées pour elle. La petite, lentement, se laissait approcher. Elle finit par rester sur les genoux de cette femme qui lui souriait et qui l'embrassait.

- Voyez vous, madame, j'ai pensé à une chose moi... Je n'ai point d'enfant... j'ai bien peur de ne pas en avoir... et c'est une grosse tristesse pour moi... Alors, il faut bien s'en procurer un... n'est-ce pas ?... et j'ai pensé que le jour où, personne ne l'ayant réclamée, cette enfant serait à tout le monde, elle pourrait appartenir à celui ou à celle qui promettrait de s'en charger, de lui faire une vie douce... de s'occuper d'elle comme d'une fille légitime. Et, ma foi, entre nous, je serais tentée de commettre

cette bonne action... Il me semble que cela nous porterait bonheur, n'est-ce pas Henri ? - Tu es libre, ma chérie, et ce n'est pas moi qui m'opposerais jamais à ta volonté... surtout lorsqu'il s'agit d'une charité aussi délicate... Jacqueline, très pâle, restait silencieuse. Mais comme son cœur battait ! - Oh ! dit la grosse femme, lorsqu'il s'agit d'une bonne œuvre, tu n'as plus, tu n'as jamais en retard... Et, s'adressant de nouveau à Jacqueline : - Qu'en dites-vous, madame ? Vous n'êtes pas riche... Votre mari a fait bien des folies... et je crois que vous auriez été mieux inspirée si vous étiez restée aux Bois-Marés, à diriger l'instruction d'Henriette... mais enfin, vous ne pouvez revenir sur le passé, et il est inutile de récriminer.

La fille Jacqueline releva le front. - Madame, je ne me suis jamais plainte de ma pauvreté et je suis heureuse auprès de celui que j'ai choisi... - Possible, possible... mais une bouche de plus à nourrir dans un ménage comme le vôtre, cela compte, à latin... Je suppose que vous n'avez pas l'intention de garder éternellement chez vous cette enfant perdue ? - Tant qu'on ne la réclamera pas, elle trouvera ici tout ce qu'

il lui faut... - Avez-vous consulté là-dessus votre mari ? - Pas encore, madame. - Un jour viendra où il faudra que vous preniez un parti... - Attendez ce jour, madame... - En l'attendant rien ne nous empêche de causer un peu de nous venir !... Elle me plait, cette petite avec ses cheveux blancs et ses yeux noirs farouches... Elle n'aura pas un caractère facile, je le prévois... Chez vous, en supposant que vous la gardiez - et cela me paraît impossible - que deviendrait elle ? Après l'avoir envoyée à l'école jusqu'à douze ans, vous la mettriez en apprentissage pour lui apprendre un métier, afin qu'elle vous vienne en aide en gagnant à peu près sa nourriture... Et ce sera tout. Je ne vois pas que vous puissiez avoir pour elle une autre ambition... Tandis que, adoptée par moi - car, décidément, j'en raffole - j'en fais une demoiselle... Au lieu de la pauvre et qui l'attend je lui donne l'espoir et même le luxe... Je m'attache à elle comme si elle était véritablement à moi, je deviens sa mère, entendez-vous, sa mère... Pouvez-vous mettre en balance le sort qui l'attend chez moi avec la condition qu'elle trouverait chez vous ? Jacqueline souffrait mille tortures.

Mais elle sentait sur elle peser le regard de Villédien.

Elle se taisait. - Dans tous les cas, cette enfant est une inconnue pour tout le monde, puisque personne ne la réclame... Chacun aura donc sur elle les mêmes droits... et quand arrivera le moment où il faudra décider de son sort j'espère que la justice, à qui momentanément elle appartient, n'hésitera pas à choisir pour la petite le genre d'existence qui lui offrira le plus de chances de bonheur et la plus complète garantie de sécurité... Vous n'avez pas la prétention de vouloir la conserver chez vous de force... - Oh ! non, madame... dit la pauvre Jacqueline... - Du reste, au besoin, quand le cœur vous en dira, je ne vous empêcherai pas de venir l'embrasser au château... Et vous aurez même l'occasion de la voir souvent puisque Denise Gerboise, à ce qu'il paraît, reprend aux ateliers son service de contre-maître... - Vous êtes vraiment bien bonne, madame... - Alors, c'est dit, j'adopte cette gentille fillette... - Mais, madame... La grosse femme suivait son idée et s'écartait rien.

- Henri, vous voudrez bien vous en occuper... Vous verrez le commissaire de police, vous irez à la préfecture... Vous prierez l'Assistance, à Paris... Enfin, je compte que vous ferez le nécessaire, mon ami, vous entendez ?

Villédien s'inclina, les yeux rivés aux yeux de Jacqueline. - Je suis à vos ordres, ma chère... Toutefois ce projet que vous inspire votre généreuse nature est grave. Il me semble que vous devriez y réfléchir encore. Vous ne pressez, comme vous le pensez, cette enfant est provisoirement fort bien ici... Et qui prouve que, pendant que vous bâtiez ainsi des châteaux en Espagne, on ne viendra pas tout à coup la réclamer et détenir ainsi toute vos rêves ?... La grosse femme secoua la tête. - Jen suis pour ce que j'ai dit... L'enfant ne viendra aux Bois-Marés que lorsque la justice nous l'aura donné... c'est bien entendu... mais vous pouvez toujours vous occuper des démarches dont je parle... Quand on saura que la petite a trouvé chez moi un asile, il n'y aura plus de rivalité possible... - C'est bien... - Ainsi, devant elle, Jacqueline écoutait marcher, pour ainsi dire, ce qui était sa chair et ce qui était son sang !... Elle se révolta, mais, se maîtrisant pour ne point se trahir. - Madame, vous êtes vraiment généreuse et bonne... et je vous remercie pour l'enfant. On, je vous remercie du fond de mon cœur, parce que je me suis attachée à elle moi aussi... et ce serait un grand chagrin de me sé-

Attaque. Henry Monaghan, un boulanger demeurant rue Phillip 522, employé dans la boulangerie de Well, rue Prynard 494, en se redressant, à son